

(¹²⁸) "La dernière tentation" - ou mutilation d'un sanyasi

(12 et 16 février) (*) Cette impression d'une véritable auto-mutilation est apparue progressivement, et est devenue saisissante, en lisant (au mois d'Octobre dernier) le deuxième volume de la biographie de Krishnamurti déjà citée, par Mary Lutyens (**). L'impression a dû se cristalliser sous l'effet d'un récit fait pas Krishnamurti lui-même, au cours d'une causerie à Bombay le 16 février 1964. Mary Lutyens écrit qu'elle "garde un souvenir impérissable" de ce passage de la causerie, qu'elle reproduit ensuite in extenso (loc. cit. page 148), sans autres commentaires ni sur cette histoire, ni sur l'impression "inoublable" qu'elle lui avait faite. C'est le récit d'une scène nocturne au bord d'une très large rivière, au clair de lune. Un "sanyasi" (un homme qui a adopté une vie monastique, en quête de Dieu), un inconnu, s'adresse au narrateur (***) et lui dit (apprenons-nous) sa désolante histoire : pour surmonter sa sensualité inquiète et grossière qui, selon lui, l'empêchait de "trouver Dieu", il s'est châtré de sa virilité. Krishnamurti, profondément attristé par ce récit, commente ensuite sur la folie et la brutalité d'un tel acte, ajoutant : "la plupart d'entre nous vivent comme ce sanyasi...".

Dans ce passage, on sent par endroits une certaine raideur un peu "mélo", qui n'est pas dans le style dépouillé habituel de Krishnamurti. J'ai eu le net sentiment que le récit était fictif, que ce n'était pas une scène réellement vécue, mais construite pour les besoins de la cause. Mais quelle cause ? Par la suite, il y a eu des recoupements qui ont fait tilt. J'ai eu la conviction que

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note "La paille et le grain (2) : Krishnamurti - ou dégradation d'une mission" (n° 125), page 556.

(**) Cette biographie de Krishnamurti est la seule dont j'aie connaissance. Ecrite sur l'invitation de Krishnamurti par la fille d'Emily Lutyens, son amie la plus intime, elle est remarquablement bien documentée. Comme je le laisse entendre par moments, écrite par une admiratrice inconditionnelle, cette biographie est aussi très superficielle, à dire le moins. Elle est en même temps remarquablement honnête. Jamais je n'ai eu l'impression que l'auteur escamotait des faits gênants pour camper une image plus belle, y compris même ceux qui pour elle étaient visiblement troublants, et qu'elle avoue humblement ne pas comprendre. C'est là la principale et irremplaçable qualité de ce livre, lequel a en même temps qualité de témoignage.

(***) Détail typique du style de Krishnamurti, quand il parle de lui-même il n'utilise jamais la particule "je" ou "moi", mais un terme suggérant l'Impersonnalité parfaite, comme "nous" (dans le texte en question) "il" (dans d'autres).

dans cette "construction", l'Inconscient profond a poussé la main à l'auteur pour lui faire dire à mots couverts, en langage symbolique, le langage du rêve, sa propre histoire. En dessous du "sens obvie" qui met à nu la vanité des aspirations d'un certain sanyasi imaginaire, je sens le sens caché, inconscient, disant l'histoire de sa propre mutilation (*).

Cette identification inconsciente de sa personne à celle d'un "sanyasi" n'aurait rien de fortuit. Par l'éducation reçue et par l'ambiance culturelle qui l'avait entouré jusqu'au delà de l'âge de trente ans, la figure du sanyasi était entourée d'un halo de respect et de prestige religieux. En 1927 (il a alors 32 ans), alors qu'il continue toujours à vivre au centre d'un même tourbillon incessant de mondanités tant sentimentales que religieuses, et de happenings sous étiquette spirituelle, l'idée lui vient avec une certaine insistance de se faire sanyasi. Mary Lutyens n'y fait allusion qu'en courant et comme par acquit de conscience, en neuf lignes dans un chapitre où on a bien d'autres chats à fouetter (**) ! Pourtant, depuis la mort de son frère Nitya deux ans auparavant, et en

(*) Plus d'une fois j'ai eu l'occasion d'observer une force dans l'homme qui le pousse à révéler la vérité de son être, le plus souvent en langage symbolique dont lui-même ignore totalement le sens caché, et à l'encontre de ses intentions conscientes et de l'image toute différente qu'il entretient de lui-même. J'ai eu occasion de commenter à ce sujet dans Récoltes et Semailles, dans la note "La profession de foi - ou le vrai dans le faux" (ReS IV, n° 166). Cette force, visiblement, provient des régions profondes de l'Inconscient. J'aurais tendance à croire qu'elle ne provient pas de nous-mêmes, de l'âme, mais bien de Dieu, de l'Hôte invisible en nous ; que les actes "chiffrés" qu'elle nous fait accomplir sont une "signature de Dieu", le "vrai" d'une histoire écrite par la Main de Dieu, même là où il n'y aura jamais d'autre œil pour le lire que l'Œil de Dieu. Ces commentaires me rappellent d'ailleurs que j'ai eu occasion déjà dans les pages de la Clef des Songes d'évoquer un tel cas, dans la note "La signature de Dieu" (n° 15).

(**) Les neuf lignes se trouvent dans le premier volume, à cheval sur les pages 277/278. On retrouve une allusion à cette même idée dans cinq lignes d'une lettre de Krishnamurti à Emily Lutyens (du 8 décembre 1927, loc. cit. page 288) :

"... Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour songer au renoncement et au shanga (la vie en communauté religieuse). Cela demeure au fond de mon esprit, mijotant et se renforçant de plus en plus. Je veux avancer doucement dans ces choses. Elles sont importantes et il serait inopportun de se hâter."

Une troisième référence à cet épisode, d'une demi-ligne, se trouve dans le copieux tableau chronologique à la fin du volume, page 335, à la date du 30 juin (?) : "K reprend ses causeries. Il désire ardemment devenir sanyasi." Une dernière allusion, dans un entretien de Mary Zimbalist (trustee de la Krishnamurti Foundation) avec Krishnamurti (en 1978 sauf erreur, quand Krishnamurti a 83 ans), de deux lignes cette fois, se trouve presque à la fin du deuxième volume (page 265), dans la question de M.Z. : "Vous avez dit autrefois que vous aspiriez ardemment à être un sanyasi. C'était "votre dernière tentative"."

Krishnamurti répond par "Elle existe toujours...", et, comme de juste, détourne aussitôt l'entretien vers le présent et le passé tout récent, et vers son image de marque.

9+5+1+2 = 17 lignes pour l'épisode, c'est bien assez - adjugé !

dépit de ce tourbillon de distraction, on devine qu'une tenace fermentation intérieure se poursuit cahin-caha. Il est évident qu'après ce coup très dur, il devait y avoir en lui un urgent besoin de recueillement, le besoin de "faire retraite" en lui-même, de se soustraire au bruit environnant pour se trouver enfin, et sa mission toujours inconnue. On comprend bien que l'image conventionnelle du sanyasi représentait non "l'habit" du moine, mais son dépouillement. Il représentait cette retraite, cet élagage si nécessaire, net et sans atermoiement, de toutes les superfluités enjôleuses dans lesquelles il baignait, centre adulé des expectatives de ses intimes et des cercles concentriques de ses proches, de ses fidèles et de ses adorateurs.

Krishnamurti parlait de son désir "de se faire sanyasi" en termes un peu vagues, comme d'une chose importante certes qu'il "attendait avec impatience", mais qu'il ne fallait pas "hâter" - le moment n'était pas venu encore. Parler ainsi, c'était déjà abdiquer, c'était remettre à un "plus tard" hypothétique la seule chose qui alors était importante et urgente. C'était "fleurter" avec un appel urgent et impérieux, en faire le piquant pour cultiver dans son entourage un surcroît éphémère de suspense et d'intérêt. Jamais cet homme ne trouvera en lui la détermination pour s'arracher, le temps de se trouver et de trouver une voie qui soit vraie et qui soit sienne, aux solides séductions d'un cercle feu-tré d'admirateurs. Dès l'an d'après, cette chose si "importante" et qu'il "attendait avec impatience" est définitivement oubliée...

Plus tard encore, par un retournement inimitable, bien typique des voies de l'égo, Krishnamurti a référé à cet épisode comme ayant été "la dernière grande tentation à laquelle il devait faire face" (!). C'est dans cet éclairage de la "dernière tentation" (loc. cit. page 277) que la consciencieuse et admirative biographe la présente en neuf lignes, entre mille choses plus importantes, dans le chapitre intitulé, par une délicate et involontaire ironie, "Libération". C'est sous cette étiquette de "dernière tentation" que cet épisode restera classé dans l'esprit du Maître vieillissant, parmi les quelques rares images-fossiles qui depuis un demi-siècle lui tiennent lieu de souvenirs...

(16 et 17 février) Sûrement, depuis la mort de son frère Nitya deux années avant, par quoi s'était écroulé un certain rêve où Nitya avait à jouer son rôle, un rôle épuisant... (*) - depuis ce moment-là sa vraie mission l'appelait, à voix très basse. C'est cette année-là, en 1927, l'espace de quelques semaines peut-être ou de quelques mois, que la voix s'était fait plus insistante : N'as-tu pas assez de toute cette vanité autour de toi et dans toi ? N'as-tu pas mieux, plus urgent à faire ?

S'il continuait à faire la sourde oreille, la voix était maintenant trop distincte pourtant pour ne pas l'entendre. Voix nouvelle, voix déroutante, à la fois bien- et mal-venue, voix humble et sans apparence, elle lui donnait (d'un air de quémandeuse...) sa grande chance, la grande chance de sa vie - mais sur un plan tout autre, un plan qu'il n'avait jamais connu : là où l'homme est seul en face de lui-même, loin de tout applaudissement, et où l'humble constat de sa misère est part d'une grandeur qui naît dans le silence, dans les eaux abondantes de la douleur.

Cette voix bénie, cette voix jamais entendue, il ne l'a pas reconnue. Il en a fait le colifichet d'un moment, venant orner une certaine image de "spiritualité". De quoi faire mousser un peu plus une ambiance d'euphorie fiévreuse. L'année d'après déjà, le temps du silence qu'il attendait (avait-il dit) avec tant d'impatience et pour lequel le moment n'était pas encore venu, avait sombré à toujours dans la poubelle des colifichets usés...

C'est là, assurément, que se place le troisième et dernier grand tournant dans la vie de Krishnamurti. Le premier a lieu quand il a quatorze ans, quand il se voit, par un soudain miracle, délivré d'une existence misérable et prostrée, et transplanté dans la sécurité douillette de l'étuve théosophe, où pendant seize ans il vivra comme dans un deuxième rêve, aussi fastueux que le premier était misérable. Le deuxième tournant a lieu à l'âge de trente ans quand, adulte sans trop encore le savoir, le choc de la mort de son frère fait s'écrouler le rêve de la confrérie des "Maîtres occultes", dont il avait été l'Instrument privilégié et longuement choyé. Dans les quatre années qui suivent il vit

(*) Nitya était gravement malade des poumons depuis des années. En dépit de son état, et se fiant à la protection dont il était censé jouir de la part des "Maîtres occultes", l'entourage de Krishnamurti le poussait à dissiper la force qui lui restait dans des voyages épuisants, censés nécessaires pour épauler la "mission" de son frère. Il est évident que Krishnamurti portait une responsabilité directe dans la mort de son frère Nitya. Jamais il n'a assumé cette responsabilité-là, parmi bien d'autres de moindre magnitude. Ces premiers épanchements après la mort de son frère sont d'un sentimentalisme verbeux et dérisoire, quand on songe à l'examen de soi qui était éludé, et qui le restera.

comme dans un vide idéologique, continuant sans conviction, sous la poussée d'inertie du mouvement acquis, à jouer un rôle appris et longuement rôdé auquel il ne croyait plus. La dissolution par lui de l'Ordre de l'Etoile, en 1929, qui met fin à une situation fausse qui frisait la supercherie, n'est qu'un épisode d'intendance, épisode à grand spectacle sans signification au plan spirituel : la même pièce se poursuit, avec des décors changés. (Les anciens ont disparu à la trappe. On n'en entendra plus jamais parler...)

Le choix capital a eu lieu sans tambour ni trompette et sans seulement s'en apercevoir, "dans le secret de son coeur", deux ans avant. C'est même miracle quasiment qu'il en soit resté des signes extérieurs, consignés (comme par le plus grand des hasards) dans quelques lignes hâtives d'une copieuse biographie, à l'affût de tous les faits et gestes du Maître. En cette année 1927 à l'âge de trente-deux ans, sans même qu'une "décision" soit prise, par simple acquiescement à un entraînement qui se poursuit de lui-même (*), un homme qu'attendait une grande mission, plutôt que d'oser être lui-même, a choisi de rester un a c t e u r sous les feux de la rampe, dans une pièce qui serait entièrement réécrite par lui.

C'est ce choix aussi, sûrement, reconduit jour après jour une longue vie durant, qui a déclenché l'entrée en scène des diligents mécanismes d'oubli, du Fossoyeur du souvenir (**). - appuyé par toute la force ramassée d'un acquiescement pleinement conscient, magnifié par une idéologie taillée sur mesure pour nier le passé. Car pour que la nouvelle pièce soit crédible, encore faut-il que l'ancienne n'ait pas été.

(*) Ecrivant ces lignes, le souvenir s'est imposé à moi du moment tout similaire dans ma vie, en 1957, quand j'ai esquivé un appel intérieur clairement entendu, que j'ai moi aussi repoussé à "plus tard". J'en fais la découverte et le constat au cours de la réflexion dans la section "Foi et mission - ou l'infidélité (1)" et dans la note suivante "La mort interpelle - ou l'infidélité (2)" (n°s 34, 35). S'il y a une différence importante entre cet épisode de ma vie et celui que je suis en train d'examiner dans la vie de Krishnamurti, elle se place plus tard. Je n'ai pas magnifié mon infidélité à moi-même par une idéologie. C'est pourquoi, sans doute, cette infidélité n'a pas été scellée à jamais. Treize ans plus tard, je m'arrache (et je sais bien par quel effort...) de mon orbite toute tracée de "grand savant", de vedette du monde mathématique, pour recommencer à zéro...

(**) Ici encore s'impose à moi un souvenir se rapportant à ma propre personne. Plus d'une fois, j'ai eu occasion, dans La Clef des Songes et dans Récoltes et Semailles, de noter en passant l'oeuvre dans ma psyché de ce même Fossoyeur, instaurée depuis l'âge de huit ans et se continuant encore aujourd'hui même. Mais ce "choix"-là de l'égo inconscient n'a jamais été entériné par une option consciente ; bien au contraire, depuis que j'en ai fait pour la première fois le constat, en mars 1980, je ressens la présence du Fossoyeur pour ce qu'elle est - comme étant bel et bien une "mutilation" dans mes facultés de connaissance de

moi-même et de mon destin. C'est dans les années qui ont suivi qu'a pris consistance peu à peu l'espoir d'une grande "fonte des glaces" du souvenir, qui me ramènerait à la source de mon enfance oubliée, sombrée. Et dès l'année suivante, en 1981, et au fil des ans ont apparu des signes avant-coureurs d'un tel événement, depuis longtemps appelé et préparé, de déblocage en masse, torrentiel du souvenir. Mais à aucun moment de ma vie, même avant que je n'en prenne clairement conscience, le travail du Fossoyeur n'a pris des proportions comparables comme chez Krishnamurti, dans les années de son âge mûr.

Et nous voilà revenus à l'automutilation du sanyasi. Certes, Krishnamurti avait un compte à régler avec ce "sanyasi" en lui, avec celui qui avait un jour senti l'appel d'une solitude - et qu'il avait renié. Ne fallait-il pas qu'il prouve au monde entier, et qu'il se prouve, qu'il avait eu raison de le faire ? C'est ainsi qu'au cliché traditionnel de la sainteté de l'état de sanyasi, il oppose le cliché krishnamurtien de la folie et de l'aveugle brutalité du sanyasi - l'ange aux couleurs bonbon transformé lestement, par l'autorité du Maître, en diable aux odeurs de souffre.

Opposer un cliché à un autre est une façon fort courue d'enterrer l'humble vérité. Le "sanyasi" dont Krishnamurti parlait vraiment et qu'il aurait voulu à tout prix oublier, il n'était de mélasse ni de souffre ni même en papier, mais de chair et de sang. Il était l'esprit qui entendait une voix basse et pressante, et l'égo se refusant d'écouter ; l'esprit las d'un vain jeu qui avait beaucoup duré, et l'égo vorace qui pour rien au monde n'aurait consenti à s'en priver. C'est entre ces deux-là dans un même être, entre l'esprit et l'égo, qu'il y avait un compte à régler : qui des deux serait le maître !

S'il y a eu mutilation, il n'y a pas eu combat. Il aurait fallu pour cela que l'esprit prenne la peine de regarder, de jauger une situation, de voir l'enjeu. Mais il gardait les yeux soigneusement fermés, et il était consentant.

Telle est, je crois, la vraie histoire de la mutilation du sanyasi.

(¹²⁹) Capacité de présence et souvenir - ou : la fidélité est un don sans cesse renouvelé...

(12 et 17 février) (*) Dans une précédente note sur Krishnamurti mentionnée tantôt (**), j'évoque un "don", ou une "qualité d'être", qu'il semble avoir possédé tout au long de sa vie à un degré rarement atteint encore : celui de pouvoir à volonté "vivre dans l'instant présent", de faire taire, quand il désire, toute activité de la pensée. C'est aussi une capacité de p r é s e n c e intense à ce qui l'entoure. Il revient sur cette capacité avec une inlassable insistance, et dans ses récits ne manque pas une occasion (et elles sont nombreuses (***) !) de faire ressortir avec acuité, et non sans laisser parfois transparaître une nuance d'humeur hautaine, les menus signes de son absence chez autrui. Visible-ment, mis à part son rôle tacite de Messie (qui ne transparaît jamais qu'en filigrane à travers son discours), c'est bien là qu'il puisait le fondement écla- tant, "objectif", irrécusable de sa supériorité sur autrui. Il n'est pas étonnant qu'à travers tous ses écrits, il se soit efforcé de magnifier au maximum cette capacité bien réelle chez lui, et qu'il se voyait le seul à posséder à un tel extrême degré, comme étant le seul et unique fondement d'une authentique spiritua- lité (****). Elle est devenue dans son esprit comme la j u s t i f i c a t i o n perpétuelle, vertigineuse, dans sa personne même, élevée très haut au dessus de tout autre mortel, de sa péremptoire et superbe négation du passé, posée comme pierre angulaire de sa philosophie.

Il y a là une confusion entre deux choses pourtant bien différentes, dans laquelle Krishnamurti s'est complu sa vie durant et qu'il s'est efforcé de propa- ger par ses "Enseignements" (voués tout entiers à glorifier l'"Enseignant"...).

(*) Voir signe de renvoi à la présente note dans la note "La paille et le grain (2) : Krishnamurti - ou dégradation d'une mission" (n° 125), page 556.

(**) Il s'agit de la note "Les bêtes noires du Maître (2) - ou le refus de devenir" (n° 54), mentionnée dans la note de b. de p. (*) page N 556.

(***) Cela m'avait surtout frappé dans les trois volumes des "Commentaires sur la Vie". Ils consistent en grande partie en des récits d'entretiens avec des interlocuteurs les plus variés venant voir le Maître, et dont aucun, dirait-on, ne trouve grâce à ses yeux et en tous cas, ne suscite en lui de mouvement de sym- pathie ou d'affection.

(****) Pour Krishnamurti, il est entendu que cette "présence à l'instant présent" inclut un regard agile et vif sur soi-même, en d'autres termes, qu'elle inclut la "connaissance de soi". Ainsi il s'attribue tacitement une qualité d'existence qui, bien au contraire, est rigoureusement absente chez lui. Il n'est d'ailleurs pas le seul être dont j'aie connaissance en qui je constate ce "don" ou cette "capacité" de "présence", allant de pair avec une totale absence de connaissance de soi, avec une autocomplaisance qui jamais, jamais n'est prise en défaut...

Il présente cette capacité de présence comme étant une "libération par rapport au passé". Mais sa vie toute entière elle-même atteste avec une éloquence inégalable (*) qu'il n'en est rien. Le passé a agi sur lui autant et plus que sur qui-conque et l'a "mû et manoeuvré" (comme je viens de l'écrire tantôt (**)). Il a voulu o p p o s e r cette capacité de présence à la faculté du souvenir toute aussi essentielle qu'elle - comme s'il avait voulu opposer le sommeil et la veille, la nuit et le jour, le repos et l'action, en décrétant qu'un seul des deux conjoints dans ces couples était "le bon", et que l'autre n'avait pas lieu d'être.

Il est vrai que la capacité de présence peut être vue comme une sorte de liberté "ponctuelle", étroitement circonscrite, par rapport au passé proche. Elle fait table rase, l'espace d'un instant, des soucis, émotions, expectatives, réserves, contrariétés etc. qui nous avaient agités l'instant d'avant et qui interféraient avec une totale présence à l'instant présent. En apparence, elle brise une c o n t i n u i t é qui pourtant (et heureusement !) se poursuit sans heurts à un autre niveau de la psyché. Par contre, cette apparente "absence au passé" est sans influence aucune sur les grandes options et sur les grands investissements de la psyché, que ce soient ceux de l'esprit, ceux de l'égo ou ceux d'Eros, presque tous entièrement inconscients. Elle est sans incidence sur la f i d é l i t é de l'être à soi-même et à sa mission.

La fidélité, elle, n'est pas une capacité ni un don, si ce n'est un don que n o u s - m ê m e s faisons à nous-mêmes (***), ou à Dieu, sans même le savoir. Comme le don de présence, elle se manifeste dans l'instant et, plus qu'à aucun autre moment, dans les moments sensibles, les moments névralgiques (venus souvent sans s'annoncer, tel un voleur dans la nuit...), les moments créateurs du destin. Mais elle n'est jamais contenue, jamais épuisée dans le seul instant. Elle est tissée dans la durée d'une véracité de l'être sans cesse reprise et approfondie, à longueur d'années et à longueur de vie. Elle est la somme totale, non, l' o e u v r e achevée d'une existence toute entière vouée, sans le savoir,

(*) Comme je viens de le signaler dans la précédente note de b. de p., j'ai connaissance d'autres cas qui illustrent cette différence entre don de présence et liberté intérieure. Mais il n'en est aucun qui soit de loin aussi extrême que celui de Krishnamurti.

(**) Dans les lignes mêmes qui précèdent le signe de renvoi à la présente note, page N 556.

(***) Je reprends ici une observation que j'avais faite d'abord dans la note "Fantasmagories d'un voyant - ou voyance et spiritualité" (n° 122), page N538 .

souvent, à la quête tenace et obscure, sans cesse à nouveau reprise à travers les trouées de lumière comme à travers l'ignorance, les doutes et les défaites, d'une totale authenticité de l'être.

Chez Krishnamurti, du moins dans les dernières cinquante ou soixante années de sa vie, une telle quête de vérité, un tel don de soi n'a pas eu lieu et ne pouvait avoir lieu. Car le Maître avait décrété une bonne fois pour toutes qu'elle était terminée ou, plus exactement, qu'elle n'avait jamais eu lieu d'être.

(¹³⁰) Découverte ou connaissance infuse ? - ou "l'énigme Krishnamurti"

(14 et 18 février) (*) Le champ privilégié de la vision de Krishnamurti, sans aucun doute, c'était l'âme humaine. En dépit de tout ce qui, dans le discours krishnamurtien, est pose, mystification, jeu de pouvoir, il n'en reste pas moins que Krishnamurti est un des hommes, avec Freud, qui a eu la vue la plus pénétrante de la psyché. Il est notamment, avec Freud encore, le seul homme dont j'aie connaissance (à part moi-même (**)), qui ait pleinement vu le processus de la fuite, dans toute son inimaginable magnitude. Et s'il l'a vue, c'est pour l'avoir découvert lui-même, à l'encontre de tout le poids prodigieux de conditionnements millénaires, pesant sur lui comme ils pèsent sur chacun. C'est là, sans aucun doute, sa plus grande découverte. A elle seule, elle fait de lui un des grands penseurs de notre temps (***). Même un demi-siècle ultérieur de stagnation dans l'autocomplaisance et dans la médiocrité ne peut effacer la vertu d'un tel acte de connaissance, ni la portée de cet apport capital à notre connaissance de nous-mêmes.

(*) Suite de la note "La paille et le grain (3) : Krishnamurti - un bilan" (n°126)

(**) Mais la grande différence, c'est que j'ai d'abord appris ce processus de la fuite en lisant Krishnamurti, alors que Freud et Krishnamurti en ont fait la découverte sans l'apprendre de personne. J'ai déjà eu occasion de signaler (voir note de b. de p. (***) page 255, dans la sous-sous-section "Le fait le plus dingue") que Légaut avait également "entrevu" ce même processus sur le tard de sa vie. Comme je le souligne dans la section citée, chez Krishnamurti la vertu active de cette connaissance est plus ou moins annihilée par le fait qu'il voit le processus de la fuite chez tous, s a u f en lui-même.

(***) C'est peut-être hâtivement que j'avais affirmé précédemment (dans la note "Krishnamurti - ou dégradation d'une mission", n° 125, cf. page N 559) que le nom de Krishnamurti "ne tardera pas à tomber dans un oubli mérité", et ailleurs ("Les mutants (6)", n° 114, page N 498 note de b. de p. (***)), prédit que son nom serait oublié dans cinquante ans...